

revolver envoient cinq obus en cinq secondes... Ce sera donc, comme je vous le disais, un écrasement.

— En dirigeant le feu de notre batterie en une salve bien ordonnée, nous aurons cinq mille projectiles en cinq secondes; après trente secondes de rechargement, nouvelle salve.

— En un mot, les Indiens en quarante secondes auront reçu dix mille projectiles, le feu d'une division d'infanterie.

Vers onze heures du soir, Tête-de-Bison vint prévenir le comte de ce qui se passait.

— Le colonel, dit-il, après une longue dispute avec Sans-Nez, est parti pour l'embuscade emmenant une escorte insignifiante.

— On le scalpiera lui et les siens, mon cher Grandmoreau.

— Il verra ce que valent ses bons amis les sauvages.

Cependant Tête-de-Bison revint bientôt, annonçant le départ de Sans-Nez, et le comte alors se leva.

Il prit dans chacune des trois compagnies restantes une demi-section et fit garder la face du camp que l'imprudence du colonel laissait à découvert.

Cela fait, il massa tour à tour chaque compagnie et expliqua ce qu'il attendait de ses hommes.

— Gentlemen, dit-il, avec nos fusils à tir rapide, nos canons, nos revolvers, d'abondantes munitions et la façon dont le camp est disposé, nous n'avons rien à craindre des Apaches.

— Je pourrais donc aller me coucher fort tranquillement.

— Les grand'gardes seules parviendraient à contenir l'ennemi.

— Mais voici ce que je désire : massacrer ce qui reste de cette armée !

— Pour cela, il faut entretenir la lutte jusqu'au jour.

— Nous allons former, en avant même des grand'gardes, un cordon de tirailleurs.

— Vers une heure, nous serons attaqués et les tirailleurs tiendront autant qu'ils le pourront.

— Quand la situation deviendra critique, ils se replieront.

— Chaque grand'garde est une petite redoute suffisante contre les balles.

— On contiendra l'ennemi dans ces grand'gardes jusque vers une heure avant l'aube environ.

— J'enverrai les ordres d'évacuation : chaque officier connaît sa ligne de retraite et la suivra exactement.

— Je soutiendrai chaque mouvement en arrière.

— Si l'on tire peu, juste ce qu'il faut pour contenir l'ennemi, celui-ci se croira vainqueur.

— Il occupera les grand'gardes et on l'y amusera jusqu'à l'aube.

— Alors seulement commencera la vraie bataille.

— Je connais les Indiens.

— Ils se sentiront forts dans les redoutes des grand'gardes.

— Ils y resteront.

— Ils voudront nous tenir enfermés.

— Alors, à mon heure, à mon choix, je les écraserai du feu de mes canons et vous verrez le pendant des mines de pizarre.

— Ce sera fort récréatif et très-pittoresque.

— Je crois avoir été compris...

Et chaque compagnie accueillit ce discours avec joie.

On entendait la fusillade, en ce moment, contre les chapeaux laissés sur les baguettes de fusil par Sans-Nez.

Gentlemen, dit le comte, chacun à son poste !

Le succès couronna l'attaque.

Les chasseurs se replièrent sur le camp en tirailleurs.

L'Aigle-Bleu entra le premier dans le retranchement.

Derrière avec des cris sauvages, se précipitèrent les Indiens.

Ce succès inespéré donna tout à coup à cette armée l'espoir de vaincre et d'anéantir la caravane.

Après avoir installé ses guerriers dans la grand'garde, l'Aigle-Bleu parcourut le champ de bataille, faisant semer par ses crieurs la nouvelle de la prise d'une des grand'gardes.

L'élan des Peaux-Rouges fut d'autant plus terrible que par ordre, la résistance des chasseurs fut plus molle.

La prise de la dernière grand'garde fut même signalée par un incident.

Les Indiens mirent une telle furie dans l'assaut, qu'ils abordèrent, sur ce point les chasseurs et engagèrent la lutte corps à corps.

Burgh, qui commandait de ce côté, fut entouré, et il eût péri sans Tête-de-Bison qui le délivra.

Mais la retraite s'effectua en fin de compte sans désordre, grâce aux excellentes mesures prises par le comte.

Cependant un enthousiasme puissant s'était emparé des Apaches.

Ils se sentaient forts dans ces quatre enceintes de grand'gardes entourant le camp à une distance de quinze cents pas et permettant de le bloquer.

L'Aigle-Bleu était transformé.

Lui aussi, il s'était pris à espérer : il ne s'agissait plus de mourir, mais de triompher et de vivre.

Le sachem fit donner de toutes parts le signal d'attaquer le camp.

Jamais, peut-être, tribu indienne ne livra combat plus pittoresque.

Qu'on s'imagine ce camp de trappeurs et de squatters, formé de chariots disposés en carré et dont les ballots bouchaient les vides, de façon à composer une vaste redoute fermée de toutes parts.

Derrière les wagons, les blancs silencieux et attendant l'assaut.

En cercle, autour du camp, près de cinq mille Apaches.

Sur toute cette scène, les ombres de la nuit.

L'odeur âcre et forte que dégage une tribu indienne montait dans l'air et prenait à la gorge.

Les rauques cris d'appel des groupes qui se formaient déchiraient l'oreille.

Il y avait quelque chose de sauvage et de puissant à la fois dans cette armée de guerriers peaux-rouges qui allaient heurter sa masse à une poignée d'hommes civilisés.

Aux cris des sachems, tous les groupes s'élançèrent à la fois.

Rien de plus étrange que la marche rampante de ces cinq mille hommes ; on eût dit une armée de reptiles, à la voir couchée, se traînant ondoyante et rapide sur le sol.

Mais, cette fois, les chasseurs étaient décidés à tenir énergiquement.

Ils laissèrent les Indiens arriver jusqu'à cent pas et le feu commença, ardent, effroyable, meurtrier, hachant sous la grêle des balles.

Les éclairs de cette fusillade firent, presque en un clin d'œil, le tour du camp, qui parut formidable, ainsi couronné de feux.

Pourtant les Indiens, décimés, firent entendre des clameurs stridentes en se repliant sur les grand'gardes.

L'Aigle-Bleu lui-même se convainquit que cet orage de projectiles ne permettait pas d'enlever le camp.

Il ne fit pas renouveler une attaque qui coûtait un millier d'hommes aux Indiens.

D'autant plus que, maître des grand'gardes, il bloquait les trappeurs et les tenait enfermés.

Il attendit le jour, qui parut bientôt.

Au camp, Tête-de-Bison se frottait les mains.

— Ça va ! disait-il à Burgh ; les Peaux-de-Cuivre en ont assez.

— Quelle jolie fusillade ! N'est-ce pas, maître Burgh ?

— Belle arme que ces remingtons, mon camarade ! disait Burgh.

— Jolie invention !

— Avec ça, un tireur en vaut dix, mon vieux Burgh.

— Quelle leçon à ces gaillards-là !

Le comte qui faisait sa ronde, posa la main sur l'épaule du capitaine canonnier.

— Capitaine, dit-il à l'Anglais, avez-vous fait vos préparatifs ?

— Oui, Votre Honneur.

— Chaque grand'garde est tenue sous la gueule d'un canon ?

— Excellence, les chiens d'acier ne demandent qu'à aboyer.

— Tenez-vous attentif.

— Ce peut-être dans une heure, ou dans quelques minutes.

— Excellence, le plus tôt sera le meilleur pour moi.

Le comte continua son inspection et revint vers Tête-de-Bison.

— Mon cher Grandmoreau, lui dit-il à part, vous connaissez la position du colonel, n'est-ce pas ?

— Vous savez où il est ?

— Oui, monsieur le comte.

— Croyez-vous que les Indiens puissent le mettre dans une situation critique ?

— Je le crains, monsieur le comte.

— Combien peut-il tenir de temps sans trop de péril ?

— Une heure au plus.

— Grandmoreau, merci.

Ainsi dans le camp tout se préparait pour un grand orage.

Un drame terrible se tramait.

Le jour se leva.

Soudain l'armée indienne s'ébranla, laissant la moitié de ses guerriers en observation devant le camp.

Le comte, du haut des wagons que tous les chasseurs couronnaient, assistait au départ de cette partie de Peaux-Rouges.

Une sorte de trêve semblait conclue entre assiégeants et assiégés.

À quinze cents pas de distance, les deux partis jugeaient inutile de tirer.

— Voilà les Apaches qui vont attaquer le colonel, dit le comte.

— Préparons-nous, messieurs.

Et il donna ses ordres pour que ses foudroyantes combinaisons pussent réussir.

Tout le camp s'agita en silence.

Bientôt aussi l'on entendit le bruit d'un combat.

L'on ne pouvait voir les péripéties de la lutte qui s'engageait entre l'Aigle-Bleu et le colonel, mais on entendait le bruit des deux canons de ce dernier.

Un instant après, le comte était à cheval.

Toutes les sections se tenaient près de la porte qui devait, sur chaque face du camp, leur livrer passage.

Les caissons d'artillerie étaient attelés, les attelages des pierates étaient prêts.

Les portes du camp étaient des chariots légers que deux hommes pouvaient déplacer facilement.

M. de Lincourt appela le capitaine-canonnier.

— Tout est-il disposé, mon maître ? lui demanda-t-il guement.

— Tout, Votre Honneur, tout.